



GIACOMO AGOSTINI ON STAGE

Giacomo, nouveau projet de l'homme de théâtre suisse Massimo Furlan, s'attache au mythe Agostini: le champion casqué, autant que l'homme dans sa carapace de cuir.

Par Paul Ardenne. Photos DR.

Il est rare que le théâtre, à la différence du cinéma, s'intéresse à la moto et à son univers. Cela n'en rend que plus intéressante la pièce intitulée sobriement *Giacomo* que le metteur en scène Massimo Furlan consacre, cet automne, au grand Giacomo Agostini. Le recordman éternel toutes catégories de la course moto (quinze titres de champion du monde entre 1966 et 1973) n'y est pas seulement présenté comme un héros des temps mécaniques. Surgi d'un souvenir d'enfance du metteur en scène, il apparaît aussi comme un être fragile et métaphysique. Agostini est Dieu fait homme et Massimo Furlan est son prophète.

SOUVENIRS, SOUVENIRS

Né en Suisse de parents italiens dans les années 1960, Massimo Furlan crée ses premières pièces pour le théâtre au début des années 2000. Il est aujourd'hui à la tête de la compagnie Numero-23Prod, basée à Lausanne.

La vingtaine de spectacles créés par Furlan repose sur un point de départ récurrent et obsessionnel : l'autobiographie. Massimo Furlan n'adapte pas des textes ou des récits signés de dramaturges ou de romanciers, mais des moments de sa propre vie. Des moments souvent en rapport avec son

enfance, pour la circonstance. L'enfant Furlan, dans sa chambre, joue seul au football en écoutant la retransmission de matchs à la radio. Cette habitude, contractée dès ses plus jeunes années chez ce fan du ballon rond, donnera lieu un quart de siècle plus tard à une création aussi insolite que logique, *Numéro 10* (2006). Seul dans un stade où se sont massés des spectateurs, le metteur en scène rejoue son propre rôle le temps d'un match de football, gestes techniques et actions de jeu reprenant ceux de grands joueurs du Calcio ou du Mondial, sous les appréciations d'un commentateur sportif.

Le point de départ de *Giacomo* est, cette fois, une carte à jouer italienne qu'a gardée, depuis son enfance, Massimo Furlan. Du genre des cartes Panini, celles que collectionnent nos gosses, consacrées aux grands sportifs ou aux figures de la mythologie antique, médiévale, hollywoodienne ou manga, de Hercule et Perceval à Superman et Sangoku. Le grand champion y est représenté assis sur son MV Agusta trois-cylindres, cette merveille mécanique qui le porta tant de fois vers la victoire, en 350 ou en 500 cm³. Agostini tel que se vêtaient alors les pilotes, avant que l'empire de l'argent roi de la publicité et du sponsoring ne fasse de nos gladiateurs des pistes de véritables hommes multisandwiches bardés de calicots à la gloire des entreprises stars

du marché. Agostini avec sur la tête son casque bol aux seules couleurs de l'Italie, son pays natal, et sanglé dans un cuir noir austère comme la robe de bure de frère François de Ligugé.

UN THÉÂTRE D'IMAGES

Que reste-t-il de notre enfance ? Rappelons-nous. Bien peu de faits, à le parier, et diffractés, éparpillés, resegmentés par nos oublieuses mémoires, qui plus est. Des faits confits le plus souvent dans des sensations – la fameuse madeleine de Proust – ou des images. Je ne vois pas le passé, le passé n'est plus, le temps l'a englouti comme Giacomo Agostini le fit des records, à son heure de gloire. En revanche, il arrive que je me voie dans le passé. Que j'y retrouve une image de moi, égarée dans le mur noir, aveugle et poisseux du temps perdu. Une image comme une lumière, une trace incandescente, un « *flash* », dit-on parfois.

L'image, c'est justement l'argument scénique de Massimo Furlan. Ici, on ne raconte pas une histoire, les personnages ne parlent pas, tout au plus une voix *off* donne-t-elle quelques vagues indices sur ce que la scène présente aux spectateurs. Au contraire, on voit. La pièce s'ouvre sur un curieux cérémonial. Un enfant découvre, au lever de rideau, les éléments épars d'une moto. Apparaît Monsieur Spock, l'homme aux longues

Cuir noir, bol tricolore, Ago affronte des adversaires en habits de lumière.



Dans la scène inaugurale, le jeune Ago découvre sa monture, en pièces.





Parfois, même la MV avale une soupape.

oreilles de *Star Trek*, le plus subtil ingénieur de la galaxie. Pour l'enfant, il remonte un à un les différents éléments de la moto, jusqu'à ce que la MV, enfin, redevienne un organe homogène, crédible, une machine à activer. Ainsi se donnent les linéaments de nos mémoires travaillées par la réminiscence toujours imparfaite, autant de *membra disjecta* de nos vies mises en lambeaux par la suite trop souvent amnésique de nos jours et de nos nuits. La pièce peut commencer.

LA BÊTE EN NOUS, ET L'HUMAIN

De quoi parle *Giacomo*? De la course, de la course, de la course encore. De la quête effrénée de la victoire. De rudimentaires motos, sur la scène, s'animent sous les gestes nerveux des comédiens. Agostini a de sérieux concurrents. Courir, ce n'est pas d'abord parcourir une distance, c'est viser l'excellence des trajectoires et le bon dosage de la puissance à même de permettre de s'installer en tête, devant la meute de vos rivaux. Agostini excelle, il gagne, c'était couru. Mais pas toujours. Ici, une panne, la MV avale une soupape ou boit trop d'huile. Et là, la chute, avec, en lisière, la mort. Courir, c'est aussi devoir domestiquer l'effroi.

Le spectacle offert par Massimo Furlan et son équipe est élémentaire: *just bikes, just pilots on their bikes, just races*. Des motos, des pilotes, de la course jusqu'à plus soif, jusqu'au vertige, jusqu'à l'*atterrison*. Les échappements vrombissent dans l'air, sourds au début du spectacle – Agostini court sur MV, en quatre temps –, plus aigus ensuite – on passe au deux-temps, le roi

Ago, en fin de carrière, a signé chez Yamaha; il lui faut à présent monter les redoutables quatre-cylindres nippons qui enterrent bientôt, avec lui au dressage et tenant les rênes, toute concurrence – leurs quatre pots de détente laissant tracer dans l'air des circuits un beau filet de fumée ricinée aux accents bleutés.

L'image, la bande-son elle aussi très travaillée dans *Giacomo*, produisent un effet onirique, hypnotique, en lisière d'irréalité. Le hurlement des moteurs, lors des courses, éveille de curieuses sensations primitives. L'homme est une bête, parfois, il n'y a que l'épaisseur d'un filet d'huile Castrol entre l'embellage et le coussinet d'une bielle pour nous séparer de la brute, du sauvage, du monstre, de l'hydre de Lerne ou d'un fauve déchaîné. Aurions-nous perdu toute humanité, cependant? Non, nous suggère Furlan avec la scène inattendue du Centaure, cet animal mythologique au buste d'homme et au corps de cheval – le Centaure qui va, dans une scène évoquant les nuits wagnériennes de *Siegfried*, introniser pilote le jeune Ago, un gosse encore, une légende vivante bientôt.

LA GUERRE DES SENS

Avec *Giacomo*, sous le prétexte de retrouver un moment biographique de soi, de sédimenter contre l'oubli un vécu qui lui est cher, Massimo Furlan redonne au théâtre sa raison première, qui est sans doute sa seule vérité: celle, disait Aristote, de la catharsis, de la purgation des passions. Foin du bavardage, des argumentations, des tirades, même si nous portons aux nues, non sans raison ni légitimité, Eschyle, Shakespeare, Corneille, Racine ou le Claudel du

De quoi parle *Giacomo*? De la course, de la course, de la course encore. De la quête effrénée de la victoire.

Soulier de satin. Nous voulons, plutôt, du direct. Oui, somme toute, nous voulons être en prise, engrener sur la vie telle quelle, la vie nue, la vie des essences et, ici, de l'essence qui gonfle les réservoirs de ces étoiles filantes sur roues que sont les motos pour les fanatiques de la vitesse et de la course en tête, ceux qui confessent posséder à la place du cœur un chronomètre. Nous voulons frissonner de joie et d'horreur combinées et ci-fait, *Giacomo* nous emporte dans la course folle de machines qui ne sont pas seulement des objets mécaniques. Les machines, pour la circonstance, viennent animer nos rêves autant que nos insondables conflits intérieurs. **PA**
Giacomo (2013). Un projet de Massimo FurlanCo-production: Théâtre de la Ville du Luxembourg; La Bâtie - Festival de Genève; Arsenic, Lausanne; Théâtre Benno Besson, Yverdon-les-Bains. Tournées: Rote Fabrik, Zürcher Tanzfestival, Zurich; Südpol Lucerne...

Renseignements:
www.massimofurlan.com/